

LETTRÉS

DE MADAME

LA MARQUISE

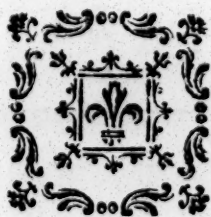
DE

POMPADOUR.

Depuis 1753 jusqu'à 1761 ,

TROISIÈME PARTIE.

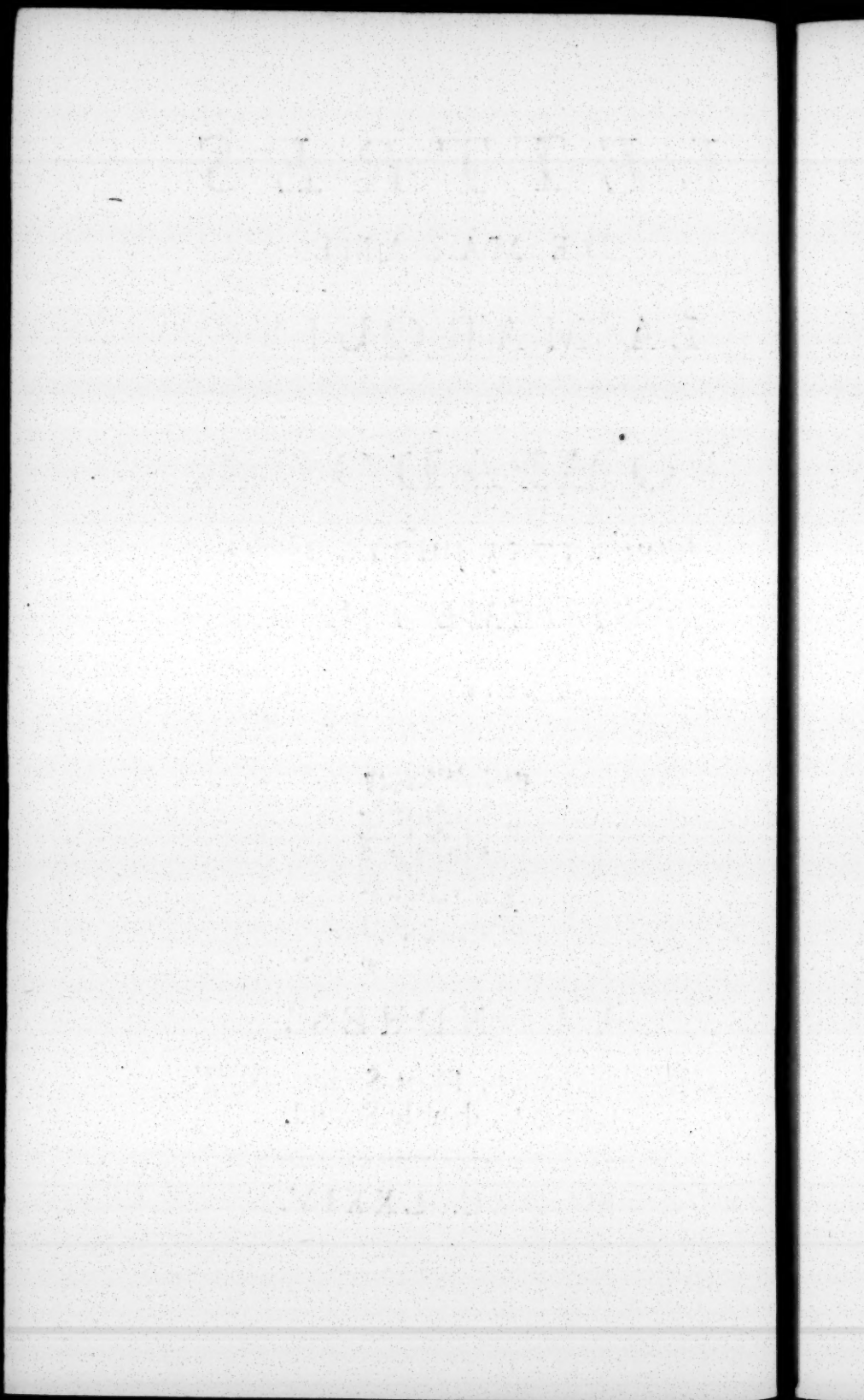
NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.



A LONDRES ,

Chez G. OWEN , Fleet-Street , & T.
CADELL , dans le Strand.

M. DCC. LXXIV.



LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE LXXVIII.

Au Duc de MIREPOIX. 1753.

VOs lettres, monsieur le Duc,
me font toujours plaisir, comme
vous savez : j'aime beaucoup ces

petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées , parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglois ne savent ni manger , ni vivre , ni travailler avec goût. Je vous plains sincèrement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires ; il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand , dont la France soit coupable à leurs yeux , est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite, en naturalisant les Juifs, étonne toute l'Europe :

le vieux Maréchal dit que la religion , les loix , & les mœurs des Israélites , les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un Etat dans l'Etat , & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui , comme l'amour , rend tous les hommes égaux , est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis long-temps , que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre , & que tout y est à vendre , la paix , la guerre , la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi George ; mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont , comme le Cardinal Mazarin , un grand défaut dans les négociations ;

c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être , & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

LETTRE LXXIX.

Au même. 1753.

MAlgré toutes vos espérances & vos promesses , & les menfonges de la Cour de Londres , nous regardons la guerre comme inévitable , mais sans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique font pour nous ; nous avons des vaisseaux , une bonne armée & de bons amis. Millord Albemarle , qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique , a pourtant présenté un grand mémoire , où il se plaint que c'est à l'instigation des Français que les sauvages d'Amérique

attaquent sa nation. Il est triste que ce peuple sage ne puisse se faire aimer , & il est honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponse sérieuse , & il n'en a pas eu. Monsieur l'Ambassadeur s'est encore plaint que la France construisoit des vaisseaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponse sérieuse , & elle n'en a pas eu. Le Roi compte sur votre zele , vos lumieres & votre vigilance dans ce temps critique : voyez tout , observez tout , examinez tout. Les Anglois ne sont pas fins : je ne crois pas qu'ils puissent vous surprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la Duchesse (*) : c'est une femme que j'aime pour son esprit & la bonté de son cœur : ces caracteres sont rares dans son pays ;

(*) de Queensberry.

mais ils n'en sont que plus estimables. Adieu, Monsieur le Duc ; ayez soin de votre santé pour le service du Roi , & la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en serois bien aise , & j'en serois fâchée ; car je n'aime pas la guerre : elle ne fait que très-peu de bien , & toujours beaucoup de mal.

Je suis , &c.

LETTRE LXXX.

A Madame la Maréchale d'ETRÉES. 1754.

JE m'apperois de plus en plus que la condition des Rois & des Grands est bien triste , & je m'imaginais qu'un palefrenier est un peu plus heureux que son Maître. Qu'il faut payer cher la pom-

pe , la gloire & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtise d'envier ! pour moi , je vous avouerai que je n'ai pas eu fix momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire , & presque tout le monde me déplaît : les plus brillantes conversations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes , & j'éprouve fans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice , tout dégoûtant qu'il soit , puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien , mais il s'ennuie tout comme les autres : & les querelles du Clergé avec le Parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les Ministres se donnent la torture pour les accorder ; mais les Prêtres ne veulent pas reculer d'un

pas. Je ne saurois pourtant m'imaginer que leurs billets de confession soient bien nécessaires , ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine , au contraire , qu'ils sont la plupart vains , ambitieux , mauvais sujets du Roi , & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand , par la sainteté de leur caractère & le beau prétexte de la Religion , qu'on se voit obligé de les ménager. Le Roi sent bien que le Parlement soutient les droits de sa Couronne contre le Clergé qui voudroit être indépendant : cependant il se trouve , pour ainsi dire , forcé de punir ses amis , & de caresser ses ennemis ; voilà la condition de ces Dieux de la terre , qu'on adore & qu'on méprise en mé-

(11)

me temps. Ces querelles ne vous affectent pas , ma chere amie , parce que vous êtes éloignée de la scene : mais moi , elles m'affligent , parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu qu'il inspire à ses Ministres l'esprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte (*) , je l'ai chargé d'une petite affaire. Après celle-là , j'en ai encore une autre de la même importance à lui communiquer. Je connois ses talens , & il en faut faire usage : parlez-lui : je vous embrasse tendrement.

(*) Le Comte de Valbelle.



L E T T R E L X X X I.

*A M. BERRIER. (*).*

NE parlons point de remerciement , Monsieur : si j'avois connu un plus habile homme que vous , je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoissance au Roi , en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment, & le seul que j'attends de vous. Il faut sur-tout à présent une grande intégrité & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens qui prétendent qu'il est impossible que

(*) D'abord Lieutenant de Police à Paris, puis Contrôleur-Général , & ensuite Secrétaire des affaires étrangères.

la France ait une bonne marine ou qu'elle la conserve long-temps. Ils disent encore que cela pourra produire une révolution dans le Gouvernement ; que pour le moins l'autorité Royale en souffriroit : qu'une marine , & le grand commerce qui en est la suite , supposent la liberté des sujets , comme dans une Monarchie mixte , telle que l'Angleterre , ou dans une République, telle que la Hollande. Si cela étoit , il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne serois pas bien aise que le Roi descendit de son trône , & que de maître absolu, il devint le premier serviteur de l'Etat. Croyez-vous , Monsieur , que les Français soient faits pour la liberté , ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît que c'est une mauvaise excuse pour les Ministres

précédens , & elle n'en fauroit
 être une bonne pour leurs suc-
 cesseurs. Travaillez donc , Mon-
 sieur , avec zele , & faites res-
 pecter le nom Français dans les
 deux mers. Votre département
 est le plus important , comme le
 plus difficile : qui commande à
 la mer , commande à la terre.
 Vous serez étonné qu'une femme
 vous parle de tout cela ; mais
 ma situation est singuliere en
 tout , comme ma fortune. J'ai
 éprouvé plus d'une fois que les
 femmes peuvent avoir raison , &
 donner de bons conseils : votre
 élévation en est un nouvel exem-
 ple. Au nom de Dieu & de la
 France , honorez-vous , honorez-
 moi. Adieu , Monsieur ; je vous
 souhaite autant de bons succès ,
 que vos ennemis & les miens
 vous en souhaitent de mauvais.

Je suis , &c.

L E T T R E L X X X I I .

A M. DIDEROT.

Monsieur , je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du Roi. Si cela est , il faut brûler le livre : si cela n'est pas , il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les Ecclésiastiques qui vous accusent , & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela , mais je fais quel parti prendre : c'est de ne m'en mêler en aucune manière : les Prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous : on estime votre mérite , on honore votre

vertu. Sur ces témoignages qui vous sont si glorieux , je vous crois presque innocent ; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de *l'Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots , qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent , je ne puis que vous plaindre , & détester l'hypocrisie & le faux zèle , en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile , &c.

LETTRE LXXXIII.

A la Duchesse de BRETEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse , & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce

pays , où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte , je n'oublie cependant pas mes amies. Il y a des gens qui s'amuse à me représenter comme une femme hautaine , intéressée , incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est ; mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent , parce qu'ils sont injustes , & peut-être m'affligeroient-ils davantage s'ils ne l'étoient pas : car en pareil cas la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine , car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres , je ne me soucie pas de les fâcher , ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée , puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis , & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable

d'aimer le mérite , puisque je vous aime tendrement , que je fais avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bienheureuse d'en avoir encore trouvée une nouvelle : mais sachez-vous , Madame , que je suis dans une grande colere ? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine ? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ? Je devrois vous punir , vous cacher ce qui est arrivé ; mais mon cœur que je consulte toujours , ne le veut pas. Je vous apprend donc que vous aviez été nommée à cette place avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire qu'elle est la personne qui vous a proposée , & qui a réussi : sachez seulement que c'est une personne qui est toute à

vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est bon que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec (*), noir comme un démon, haïssant, comme Charles XII, les femmes & les plaisirs; mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la dernière guerre, & il est venu offrir ses services, pour en faire autant aux Anglois à la première occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre, pour aller souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle Marquise, aimez tout le monde, & moi plus que les autres.

(*) M. Courtin, fameux Partisan.

LETTRE LXXXIV.

A la Comtesse de BRANCAS.

Vous m'avez fait rire avec votre petit Evêque ; est-il donc vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle Duchesse ? Je ne crois pas que ce soit là une fonction Episcopale : mais elle est agréable , & il seroit à souhaiter que les Prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons là ce *révérend Pere en Dieu* , parlons de vous , ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere ? Pour moi , je sens que je vous aime tous les jours de plus en plus , & que votre affection m'est nécessaire : je m'en-

nuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serveurs & de très-humbles servantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur & un esprit agréable comme le vôtre, pour me plaire. Le Roi est allé à la chasse par le plus furieux temps du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits Seigneurs, qui sont faits de papier mâché, c'est toute autre chose; mais il faut suivre le maître & paroître content. Pendant ce temps-là, comme il faut faire quelque chose, je me promène dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille, &

j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bienheureuse ? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il est étonnant que ce vieillard fasse des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & pleurer.

Je vous prie , Madame , de m'amener votre petite fille ; je veux la baiser & la marier , si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup , parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous ressemble. Mais j'entends du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper , & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaisir. Je la reprendrai demain matin.

En sortant du lit , je commence par vous souhaiter le bon

jour. J'avois prévu que je m'en-
nuierois hier , & j'ai deviné juſ-
te. Ah ! que les bienséances du
monde ſont une choſe bien ima-
ginée ! La compagnie ne me plai-
ſoit pas : c'étoit des gens fort ci-
vils , très-fades , & dont les
flatтерies faiſoient mal au cœur.
Ils rioient de tous les bons mots
que je n'avois pas dit , & vou-
loient me perſuader en dépit de
moi-même , que j'avois envie de
briller avec eux. Croyez-moi ,
ma chere , tous les flatteurs ſont
des fots qui ſ'imaginent que les
autres leur reſſemblent. Il y
avoit auſſi de belles femmes ,
mais ridicules , qui ſembloient
dire aux hommes : *Voilà mon vi-
ſage , admirez-le.* Quel tourment,
ma chere Comteſſe , que ces pe-
tits ſoupers qu'on trouve ſi agréa-
bles & ſi délicieux ! Je ſuis
preſque convaincue qu'il n'y a

personne qui n'ait envie de bâiller , lorsque tout le monde se recrie qu'il y a bien du plaisir. Pour moi , je n'y en ai point ; mais en récompense , je ne manque jamais d'y attrapper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mène , & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques , mais beaucoup d'aventures , d'intrigues & de bassesses particulières. J'écoute encore ceux qui me les racontent ; mais je les méprise , & ils ne me plaisent plus comme autrefois ; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre est assez longue , non pas pour moi , qui aime à vous écrire , mais pour vous que j'ennuyerois. Je m'en vais
la

relire ; mon Dieu ! quel fatras !
 Je n'y trouve qu'une chose que
 vous approuverez : ce sont les
 marques d'amitié que je vous
 donne : tout cela est bon & vrai.
 Quant au reste , je vous conseil-
 lerois de ne pas le lire , si vous
 ne l'aviez déjà lu.

Je suis , &c.

LETTRE LXXXV.

Au Duc de MIREPOIX. 1755.

Vous êtes , Monsieur l'Am-
 bassadeur , un charmant corres-
 pondant pour une femme ; mais
 on a peur que vous ne soyez pas
 assez vigilant pour observer les
 démarches des Anglois. Il paroît
 évident qu'ils ont quelque grand
 dessein en vue : ils font de grands
 armemens dans tous leurs ports :
 ils font passer en Amérique des

troupes & des munitions de toute espece. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches , que le Roi d'Angleterre est toujours notre ami , & qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi que tout le secret de la politique est de mentir à propos , & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres , un Français fût la dupe des Anglois , & j'ai bien peur que vous ne la foyez , à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation , & pour faire honneur à vos amis. Il y a , par exemple , un certain Général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique ; il est impossible qu'il ait osé agir sans

ordre , & s'il en a reçu , vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes , & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir ; mais , en attendant , je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la bonte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit , j'en serois très-affligée , & pour vous , & pour moi ; car vous savez avec quel zele j'ai toujours été , & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis , &c.



L E T T R E L X X X V I.

Au même. 1755.

Vous nous avez enfin trompé , Monsieur le Duc , parce que vous avez été trompé le premier : mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste , & digne du siècle d'Attila , sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois cents vaisseaux marchands, saisis au milieu de la paix , & sans aucune déclaration de guerre. Après cela vantez-nous encore la justice & l'humanité des Anglois. Le Roi a été surpris , & toute la Nation est indignée : jamais per-

sonne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les Pirates d'Alger. Nos Ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la Cour de Londres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

.

LETTRE LXXXVII.

Au même. Juin , 1755.

JE pense comme vous , Monsieur l'Ambassadeur , que vous

ne pouvez plus rester décemment à Londres ; & on espere vous voir bientôt ici. Je ne fais point quel sera l'événement de cette guerre ; mais si la fortune se met du parti de la justice , nous n'avons rien à craindre. Notre marine est , dit-on , sur un assez bon pied , & capable de faire tête aux Anglois : Dieu le veuille ! cependant , malgré les promesses & la confiance de nos Ministres , le Roi n'est pas sans inquiétude , ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir , & la mer ne semble pas l'élément des Français ; on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoiqu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine Angloise , du nombre de leurs vaisseaux , de leurs matelots , de

leurs troupes de terre & de mer ; informez-vous avec adresse de leurs desseins , de leurs négociations avec les Princes du continent , de leurs ressources & de leurs projets , &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre , & il y a beaucoup d'apparence ; de sorte que , quelques pertes que nous fassions sur mer , le continent nous dédommagera ; & le pis aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle , par laquelle toutes les Puissances , après s'être épuisées d'hommes & d'argent , se sont à-peu-près trouvées au même point d'où elles étoient parties ; car le temps de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente , si contraire à sa gloire : les marchands de

Londres , par leur crédit , leur argent & leurs clameurs , mènent leur Roi par le nez , & l'obligent à faire la guerre , quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez , Monsieur le Duc qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les Monarchies absolues , les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent : dans les Monarchies mixtes , ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous , tâchons toujours de le faire , en aimant & en servant notre Roi & nos amis.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A la Duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de M. de Montesquieu ;

c'étoit un grand homme & un bon citoyen , il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix ; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien , comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi , je pense que les honnêtes gens , & les gens de mérite le font , quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres , & qu'ils soient plus modestes , sans préjugé & sans fanatisme. Le Roi estimoit cet illustre mort , & il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages , comme le *Temple de Gnide* , & autres faisoient mes délices. Quant à son *Esprit des Loix* , je n'avois ni le temps , ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne con-

viennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public , lorsque le temps aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis , fait voir combien vous méritez d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre , & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion , ne me refusez pas , Madame , le plaisir de vous obliger , &c.

LETTRE LXXXIX.

*A la Duchesse de CHAROST (*),*

Vous me demandez , Ma-
dame , ce que nous faisons à

(*) Dame d'honneur de la Reine.

Versailles : nous parlons de politique , nous battons les Anglois ; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres , & que j'en ai malheureusement la tête pleine , je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure ; après quoi , ma belle Duchesse , vous irez à la Comédie , si vous avez mal à la tête. Pour commencer , je vous dirai donc que le Roi est pacifique : il n'a jamais oublié les leçons que son bisaïeul lui donna à ce sujet , lorsqu'il étoit encore enfant. Cependant il se voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée , pour venger son honneur & celui de sa Couronne. Si on lisoit dans quelque histoire , ces paroles :
 » Le Roi de ce peuple saisit &
 » confisqua à son profit trois
 » cents vaisseaux d'une nation
 » voisine qui trafiquoit en mer

„ sous la protection des traités,
 „ & tous les hommes qui s'y
 „ trouvoient furent chargés de
 „ fers , & jettés dans des culs
 „ de basse-fosse “ : on deman-
 deroit aussi-tôt si cela ne s'est pas
 passé parmi les Cannibales. C'est
 pourtant le Roi humain d'une
 nation humaine , qui a commis
 cette action. Il paroît que les
 sauvages d'Angleterre ont une
 justice comme une religion à part,
 ce qui ne les empêche pas de ré-
 clamer pour eux la justice géné-
 rale. On diroit néanmoins que
 ces hommes si hardis sont embar-
 rassés dès le premier pas : ils ca-
 balent beaucoup dans le Nord,
 pour nous chercher des ennemis,
 & défendre le pays d'Hanovre.
 Mais à propos de ce beau pays
 d'Hanovre , M. de Maurepas
 disoit un jour pour plaisanter ,
 que c'étoit sans doute par ami-

tié pour les Français que les Anglois avoient mis l'illustre Maison d'Hanovre sur le trône , & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands Vassaux du St. Empire Romain. Auparavant, ils pouvoient presque dire qu'ils n'avoient que la chute du Ciel à craindre ; mais à présent , il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable Electorat ; il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent , jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi est résolu de donner aux Anglois l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux , & sur leurs refus , on fera usage de *la dernière raison des Rois*. On croit que les Hollandois accep-

teront la neutralité qu'on leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion , & nous ne pensons pas du tout à envahir leur Isle : il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu , ma chere Duchesse , je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme ; mais pour moi , qui ai presque passé le temps de plaire , toute occupation m'est bonne , pourvu que elle m'empêche de bâiller , & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis , &c.



L E T T R E X C.

Au Marquis d'ALBRET ()*. 1755.

Vous nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du Prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu dans sa sagesse profonde , se sert quelquefois des moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les Anglois en murmureront , & nous bénirons le Ciel. Mais on dit que le vieux Duc , qui est fort dévot dans sa vieille croyance , ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir , & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout ,

(*) Ambassadeur à Vienne.

le jeune Prince ne sera-t-il pas maître après la mort de son pere, & pourra-t-on le forcer à vendre ses soldats & sa conscience aux ennemis de sa nouvelle Religion ? Les Anglois & le Renard du Nord feront sans doute grand bruit , & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la Religion Protestante, quoique, pour le dire en passant, la Religion ne les touche guere : mais il faudra les laisser crier , & profiter de toutes les graces de la Providence.

Je pense toujours à vous , M. le Marquis : je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger , parce que vous servez bien le Roi & vos amis , &c.

L E T T R E X C I.*Au Comte d'AFRI. 1755.*

ON se doutoit déjà ici de cette négociation des Anglois en Russie , & nos Ministres n'en paroissent pas trop alarmés. Qu'est - ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs , nous avons ici d'autres vues , & il y a à parier que la Czarine rompra , avant qu'il soit fix mois, son traité avec le Roi George. Nous ne sommes plus dans le temps des alliances durables , & les intérêts des Princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse , puisqu'il faut qu'il vende ses trou-

pes , les vendra aux honnêtes gens. Qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de vous , & des dispositions des Hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance , le Roi est volontiers disposé à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent , & se contentent de sa parole , ils lui rendront justice , & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà oui parler de cette belle Histoire de M. la Marquise de Pompadour , qui se débite en Hollande : je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre , parce qu'elle est pleine de mensonges palpables , de bêtises & d'injures grossières. Les Anglois sont incapables d'écrire ; il ont plus de passion

que de raison. Quoiqu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en ferois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des Anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire : mais il est bien désagréable de servir de passe-temps à des Anglois & à des laquais. Voyez, M. l'Ambassadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correspondance : rien ne peut m'être plus agréable & plus utile dans la position où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle & succès dans une conjoncture fort critique : soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de

vous en repentir. L'Ambassadeur de Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme , & d'un grand Ministre ; cela est fort heureux pour les affaires du Roi , & donne beaucoup de satisfaction à tous ceux qui , comme moi , vous veulent du bien , & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis , &c.

LETTRE CXII.

A Madame. DUBOCAGE.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire , vos vers

le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux , comme Enée le fut de sa Didon ; cela est galant & naturel : l'amour est la passion des grands hommes , & leur fait mériter la gloire , pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté , ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne fais pas ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes , & que la seule différence qui soit entre les deux sexes , est , que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de croire qu'il a raison, sur-tout après avoir lu votre Colombiade ; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux : car j'y ai remarqué plus

de mille vers qu'il voudroit sans
doute avoir faits. Je vous prie ,
Mde. de me fournir une occasion
de vous obliger. Je suis , &c.

LETTRE XCIII.

A M. ROUILLÉ (*). 1756.

Vous savez , M. quelle est la
résolution du Roi : il faut sans
doute s'y conformer. Je conviens
que la démarche est un peu hu-
miliante & inutile : les Anglois
n'ont pas fait nos vaisseaux pour
les rendre. Il est vrai que les par-
ticuliers ont quelquefois des re-
mords de conscience ; mais les
Rois n'en ont point. Ecrivez ce-
pendant au Ministre Fox : on dit
que ce mot signifie Renard en
Français : je souhaite qu'il n'a-
gisse pas en renard. Si l'on refu-

(*) Ministre de la Marine.

se de faire justice au Roi , toute l'Europe l'apprendra avec indignation , & nous pourrons nous venger des pirates , avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée , mais forte , & digne du Roi que vous servez. M. d'Afri me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous : & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers ; parce qu'il a la justice & la raison de son côté. *Les bons Comperes* de Henri IV sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre dont ils ne pourroient re-

tirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, M. , dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions, de l'estime & de l'amitié du Roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV, par sa hauteur & son insolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté : Adieu, Monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE

LETTRE XCIV.

*Au Maréchal Duc de BELLISLE.
Mars 1756.*

Vous voyez , Monsieur le Maréchal , que les badauds de Paris , dans leur babil oisif , peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque ; & en effet , il sera fort plaisant d'aller dans un endroit où les Anglois ne nous attendent pas , au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les Ministres du Roi George ; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête , & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire , ou ce qu'ils veulent ne pas faire : au lieu de

III Partie.

C

se préparer à attaquer , puisque ils sont les premiers agresseurs , ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent , & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. tout le monde convient que M. de la Galissonniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon ; & d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde sagesse du Ministère Anglois , il n'y a point d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé M. de Richelieu pour le siege de Port-Mahon ; cet homme se croit propre à tout , se présente à tout , & obtient tout : il est intrigant , hardi , & parle bien ; on l'aime , & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse , quoiqu'il y a bien des gens qui en seroient surpris &

fâchés. Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre Prince de Hesse est fâcheuse. Les Anglois par leurs intrigues, & le fanatisme de ses propres sujets, l'ont forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, commandée par le Duc de Cumberland. C'est un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecossois : j'espère qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne, qu'il l'a été en Flandres pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le Roi de P... (*) est sur le point d'accepter l'argent que les Anglois lui offrent pour se battre à son profit ; il n'en a jamais fait d'autres. Il faut avouer, Monsieur

(*) Prusse.

le Maréchal , que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France & l'Angleterre , cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les Princes se mettent au-dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique , puisque , par la bizarrerie de mon sort , je suis obligée d'y prendre part , & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres , & la nation vous révere ; dirigez-nous dans ces temps critiques , & remplissez nos espérances , &c.



L E T T R E X C V.

A la Maréchale d'ETRÉES. Mars

Croyez , ma respectable amie , que ce n'est pas ma faute , si M. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigues , l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis , & on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera M. le Maréchal dans une autre occasion encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne , & il aura à faire à une ancienne connoissance , le

Duc de Cumberland : je m'imagi-
 ne qu'il ne le craint guere. Le
 Comte de Saxe disoit que ce
 Duc étoit un Gascon , qui n'a-
 voit jamais tenu parole : en ef-
 fet , il avoit promis de venir à
 Paris en 1745 , *ou de manger*
ses bottes. Il n'est point venu à
 Paris , il n'a pas mangé ses bot-
 tes ; nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort
 de votre-niece : une jeune per-
 sonne si belle & si vertueuse mé-
 ritoit de vivre plus long-temps ,
 si toutefois la vie est un bien ,
 ce que je ne crois pas du tout.
 Je conçois & je partage la dou-
 leur que sa perte a dû vous cau-
 ser : Que ne puis-je vous conso-
 ler ! On espere vous voir bien-
 tôt à Versailles : pour moi je
 le desire plus que personne pour
 vos intérêts & ma satisfaction
 particuliere. Je vous salue , Ma-

dame , avec tendresse ; croyez
que je ne pense qu'à vous servir
& à vous aimer. &c.

LETTRE CXVI.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

J'Ai reçu, ce matin une belle & importante lettre de votre part , & puis une autre de Hollande, où l'on me dit que les Anglois viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armées. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je fais que, pour plaire à Dieu , il ne faut pas commettre d'injustices , ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France ; mais je la recommanderai à la justice du Ciel & au bras de nos

soldats. M. de Turenne disoit que
 Dieu étoit toujours pour les plus
 gros escadrons. C'est pourquoi
 nous aurons soin d'avoir une bon-
 ne armée , & d'y mettre à la
 tête un meilleur Général que le
 Duc de Cumberland , qui doit
 être envoyé contre nous , à ce
 qu'on assure. Je plains sincère-
 ment le pauvre Prince de Hesse.
 Sa conversion ne sera utile qu'à
 lui : c'est bien dommage. Je suis
 enchantée d'apprendre l'heureux
 succès de votre négociation. Elle
 paroîtra étrange à toute l'Euro-
 pe ; mais elle est nécessaire , &
 par conséquent fort naturelle. Il
 semble que vos Allemands savent
 entendre raison : que Dieu les
 conserve dans leurs bons senti-
 mens , & vous donne toute la
 santé nécessaire pour servir vo-
 tre patrie , & nous procurer des
 amis , &c.

L E T T R E X C V I I .

*Au Comte de TRESSAN (*).**Mai 1756.*

J'Ai lu avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remerciérois , si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici votre talent pour le langage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne faudroit ni vous croire , ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas est vrai & touchant : c'en un grand homme , parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage , comme sa digne fille , le carac-

Commandant en Lorraine.

C 5

tere de la vertu. Les Lorrains l'adorent , les étrangers l'admirent ; & souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon Prince , j'ai été faisie d'un sentiment de vénération , qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes payent à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Boufflers , & je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie , M. le Comte , de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui est un prodige , & qui fait mille espiègeries pleines d'esprit , quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir ; mais comme cela est impossible , il n'y faut pas penser.

Je vous prie de m'en dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

LETTRE XCVIII.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai 1756.

JE vous suis bien obligée, M. le Marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les Anglois, pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément; vous les y accoutumerez. Venez, Monsieur, jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne

ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis , &c.

LETTRE XCIX.

Au Comte de STAREMBERG. Juin

1756.

M. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au Ministre d'une grande Reine , dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumières. le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent , vous méritera la reconnaissance de votre patrie & celle de toute la France. Il y a plus de trois cents ans que les augustes Maisons d'Autriche & de France sont ennemies : le

Cardinal de Richelieu avoit augmenté la brèche ; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts les vont réunir. Jamais Charles VI qui haïssoit tant la France , n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle ; mais ce nouveau systême quoique extraordinaire, est juste & naturel, parce qu'il est nécessaire ; & ce Prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes , il est entre les mains de la Providence. Mais si le Ciel protege la justice & la bonne foi , il se déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider soi-même , nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur , &c.



L E T T R E C.

A la Comtesse de BRIENNE ().*
Juillet 1756.

MA chere amie , nous sommes tous dans la joie ! il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire ; à présent qu'elle a réussi , on la regarde comme un présage de nouveaux succès , & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galissoniere a dissipé la flotte Angloise , & le Duc de Richelieu a pris le Fort St. Philippe d'assaut : ce sont là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans

(*) Epouse du Comte de ce nom , de la Maison de Lorraine , & Grand-Ecuyer de France.

nos guerres navales avec les Anglois , & qui n'en font que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonne. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde , & faisoient un grand dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'enivreroit à l'avenir , seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée , c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce temps-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher ?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances ; & pour moi , je ferai de mon mieux. On m'a apporté

une fort jolie chanson de Collé sur cette conquête : je lui ai donné cinquante louis , & le Roi une pension de quatre cents francs : il faut que tout le monde soit heureux , & même les Poètes , dans la joie publique. Dites , si vous voulez , au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine , pourvu qu'il soit agréable , & qu'il me fasse rire. Adieu , ma chere amie , je baise vos belles mains , & votre petite fille. Je suis , &c.

L E T T R E C I.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le Roi , & je n'ai pu les entendre sans verser des larmes. Vous me mandez que la Cour de Vienne est indignée ; je le crois bien.

Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes chrétiens & civilisés se font la guerre ? Ce Roi de Prusse, que notre Voltaire a appelé , je ne fais pourquoi , le *Salomon du Nord* , qui écrit d'une manière si humaine , & fait des actions si cruelles , a donc forcé les archives de Dresde , malgré la Reine qui en défendoit l'entrée elle-même , & a entraîné cette Princesse à la Chapelle où il faisoit chanter le *Te Deum* en actions ds graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siècle de politesse & de philosophie qu'un Roi , qui se fait passer pour un grand homme , a pu faire un affront si insultant & si inutile à une femme , à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé.

Le grand cœur d'une Princeſſe de la Maïſon d'Autriche doit beaucoup ſouffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons ſincèrement le ſort de cette illuſtre Maïſon ; mais j'eſpere que nos larmes ne ſeront pas ſtériles , & qu'elles produiront une illuſtre vengeance ; vous pouvez en aſſurer tous nos amis. Je ſuis , &c.

L E T T R E C I I.

Au Comte d'AFRI. 1756.

Vous êtes un Ambaſſadeur bienheureux , puifque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. je ſuis charmée de vos Hollandois. Ils ont donc refusé nettement les fix mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti eſt fort ſage ,

& nous met fort à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux Stadhouder avoit encore vécu. Il étoit Anglois par le cœur ; il avoit une femme Angloise ; & le grand pouvoir que la dernière révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort ; son fils est enfant , & les Hollandois entendent leurs intérêts : j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince Allemand qui parle si familièrement de moi , & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la Nation Germanique , & encore moins avec de petits-maîtres Allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître , & se vanter de ma connoissance , il

faut le laisser faire : vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne , & ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes , lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés ; mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs s'ils servent bien , on les paye bien ; le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis d'or au service de France , qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous , qui êtes Suisse , M. le Comte , vous n'en croirez rien ; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables : vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit , que vous en

avez sur ceux des Hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellens , sur-tout le Paul Véronese : le Roi les a admirés le premier , comme de juste : & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hasard ces chefs-d'œuvre se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins , & je vous prie de me les continuer. Vous auriez , dites-vous , envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit bien , mais il ne croit pas que ce voyage soit convenable dans les circonstances pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu ; & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne fera pas de trouver des marchands , mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la Nation Hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte , & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire , a de quoi se satisfaire, tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce M. de Reischach qui m'écrit ? Je ne fais pas pourquoi ce M. de Reischach pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse , parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandois ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là ; & j'en suis fâchée pour vous , à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir , ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue cordialement , M. l'Ambassadeur , je vous recommande toujours les affaires du Roi.

Je suis , &c.

LETTRE CIII.

A la Comtesse de BASCHI,

Janvier, 1757.

MA chere amie , je vous prie de partir à l'instant , pour

venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise , confuse , désespérée : donnez-moi , s'il se peut , des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce , contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince , qui devoit être adoré de tout le monde , a été frappé par un scélérat , comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrationnel attentat , je cours à l'appartement du Roi , qu'on avoit transporté dans son lit ; j'arrive toute essoufflée , éperdue , & je me dispose à entrer ; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces , de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi , le désespoir dans le cœur.

cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle ; car tous mes amis m'abandonnent , & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi , mais pour ce cher Prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au Nom de Dieu & de notre amitié , courez , demandez , informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis , &c.

LETTRE CIV.

A la Maréchale d'ETRÉES. Août.

1757.

JE vous félicite sincèrement , Madame la Maréchale , sur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa

III Partie.

D

viçtoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe , & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur élève. Mais au milieu de ma joie , je ſens une vraie douleur qu'on lui ôte le commandement de ſon armée , au moment même de ſon triomphe. Un homme que je n'aime pas , plein d'ambition & de vanité , a perſuadé que la guerre alloit trop lentement , qu'on auroit pu la terminer dans une campagne , & qu'il étoit le héros à qui le Ciel avoit reſervé cet exploit. C'eſt cet homme qui va ſuccéder au brave d'Etrées , au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne , mais couvert de lauriers , & honoré de l'eſtime publique , ce qui eſt plus que ſuf-

fisant pour dédommager les
 grands hommes de la perte de la
 faveur. Cependant je ne puis
 m'empêcher de plaindre la Fran-
 ce , qui , à ce que je crois ,
 perdra beaucoup par sa retraite.
 Outre ce motif , qui me rend si
 sensible à sa disgrâce , ma ten-
 dresse pour vous est un nouveau
 sujet de douleur , quand je pense
 à celle que vous éprouvez. Con-
 solez-vous , ma chere amie ;
 vous voyez que je ne suis pas
 toute puissante : je n'ai pas été
 consultée dans cette affaire , sans
 quoi vous concevez bien que les
 choses auroient tourné autre-
 ment. Votre vertu & votre cou-
 rage vous mettront au-dessus des
 injustices de la fortune : quant à
 moi je ferai tout mon possible
 pour la changer , & serai tou-
 jours votre sincere amie , &c.

L E T T R E C V.

*Au Maréchal de SOUBISE.**Novembre 1757.*

Vous n'avez pas besoin de vous justifier avec moi , mais auprès du Roi & de la France , qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public : les Parisiens sur-tout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours , & je crois que vous conserverez votre faveur ; mais vous perdrez votre commandement. On vous impu-

te beaucoup de fautes : on dit que le Roi de Prusse vous a tendu un piège , & que vous y avez donné mal adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matieres ; mais il me semble que je puis dire sans erreur , qu'une bataille est un jeu où les perdans passent toujours pour des fots , & souvent peut-être injustement. J'espere, M. le Maréchal , que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous savez faire , & forcerez vos ennemis à vous admirer , & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuse jusques ici , il est bien triste pour vous & pour la nation , que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos , & que vous soyez le premier à nous faire ver-

fer de larmes. Ne perdez cependant par courage : vos amis vous seront fideles & utiles ; comptez là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu pour soulager ma douleur : j'ai peut-être tort , & ceux qui vous blâment encore plus. Venez & prouvez devant toute la France que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Rosbach , & que votre défaite est la faute de la fortune & non pas la vôtre : ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez-vous , espérez & portez-vous bien. Je suis bien fâchée contre votre Prince Hilbourgau-
sen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité : il a demandé le premier la bataille , & il s'est

fauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE CVI.

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ! ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la grève, il a mangé deux perdrix &

bu une bouteille de vin , considérant tous les apprêts de son supplice , comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme , & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les Gardes & la Maison du Roi étoient sous les armes : je ne fais si tout cet appareil étoit bien nécessaire , à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant , & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baille est mort ? Tout le monde le regrette , excepté sa femme , qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne

fait pas même semblant de pleurer : elle est fort gaie & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants ; en vérité , il y a des femmes bien extraordinaires , & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de M. de Rénecé ? Car je n'ai pas le temps pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres. Je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût , s'il me prend envie d'en acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela, la guerre , si horrible d'ailleurs , est un bien , puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans que l'on ne peut aimer , mais qu'il

faut souffrir ; j'en excepte deux ou trois , qui ne font pas des finges , & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu , ma chere ; venez voir votre amie , & l'embrasser sur les deux joues , &c.

LETTRE CVII.

Au Maréchal de NOAILLES. 1758.

HElas ! vous aviez raison , M. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont , ce que tout le monde avoit prévu : on disoit qu'il étoit brave , & aimoit la gloire , comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon Général. On disoit vrai , & l'événement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse sachant qu'il avoit été

nommé pour commander notre armée , dit qu'il falloit que la France fût dans une grande disette de Généraux , puisque l'on avoit choisi un Ecclésiastique. Le Comte de Charolois qui se connoit en hommes , & qui connoissoit son frere , lui dit , à son départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere , vous feriez mieux de dire votre bréviaire.* Le conseil étoit bon ; mais malheureusement pour lui & pour nous , il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente , lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit ; qu'il traita ce bruit de ridicule , quoiqu'il entendît ronfler le canon à ses oreilles ; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce

pauvre Prince ; & cela ne peut être vrai , parce que cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un Prince du sang soit assez lâche & assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays , de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer , M. le Maréchal , nous commençons à appréhender le succès de la guerre : nous sommes battus par-tout , & nos premières victoires ne servent qu'à augmenter le sentiment de nos disgraces présentes , de même qu'un homme riche qui tombe dans la misère , souffre doublement quand il se rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre est sur-tout horrible pour les vaincus : les fonds nous manquent , les peuples se découragent , & sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans , que la paix ne fait

de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés ; & quoique nous ayons très-mauvais jeu , il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur , qui gouverne le monde , est aussi puissant sur l'esprit des Princes que sur celui des particuliers ; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celle des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir , M. le Maréchal : donnez-nous au moins des conseils , & sauvez-nous , &c.

LETTRE CVIII.

Au Duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remerciemens :

les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur; je les dois au mérite; & quand je paye mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos Ministres veulent frapper un coup hardi: c'est un projet du vieux Maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets: je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire: Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en est repenti; Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas! Quoiqu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles Edouard nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglois? L'expédition est

dangereuse , mais grande, & digne de lui. Son nom , sa réputation , son mérite & sa valeur nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité , voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit ; voyez quelles sont ses dispositions à notre égard , & s'il est toujours déterminé à n'être plus , comme il le disoit , *l'épouvantail des Anglois*. Comme il a pris un ministre de l'Eglise Anglicane , & qu'il semble avoir entièrement abjuré le Pape , son nom n'effaroucheroit plus tant

les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La première fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, M. le Duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Duchesse : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

LETTRE CIX.

A M. DUCLOS, Secrétaire de l'Académie Française.

Vous m'avez fait un beau présent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit

livre est un livre d'or : c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a bien servi le Roi, & qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, Messieurs, est le *cordons bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande, le mérite sans contredit, & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis, &c.



LET TRE CX.

Au Duc de BROGLIE. Mars ,

1759.

M Onfieur le Duc , le Roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer , & nous donne un rayon d'efpérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent fur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui favoient fe battre & vaincre. Le fervice important que vous venez de rendre au Roi , ne reftera pas fans récompense. Il eft fort fatisfait de votre conduite ; les peuples font dans la joie , & pour moi je vous fervirai de tout mon

pouvoir par justice & par inclination. vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme : vous imitez les mêmes exemples , & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond & pour la forme : le vieux Maréchal dit que vous vous battez & que vous écrivez comme César. Tous nos Maréchaux sont jaloux : c'est là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi , & sur-tout un homme comme le Prince Ferdinand , avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoire , afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles ; mais il est assez rare qu'on

en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE CXI.

A la Maréchale de CONTADES.

Août, 1759.

LEs malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation ; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressens deux fois, parce que j'ai souvent part au choix des hommes, & que je

suis presque toujours trompée. Le peuple , dans son injuste & extravagant dépit , va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation ; je lui pardonne ; mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre ; je suis bien fâchée , & pour vous & pour moi , que ce soit M. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui ; on vantoit par-tout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur , & il est parti avec une confiance que je partageois , & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag ,

partisan de son armée : le voici tel qu'on me l'a montré. » Je
» livre demain bataille aux Fran-
» çais , s'il en échappe un seul
» équipage vous en répondrez
» sur votre tête «. Ce billet fait
connoître que le Prince étoit sûr
de sa victoire , & qu'il ne fai-
soit pas grand cas de son enne-
mi. Il a en effet gagné une ba-
taille complete ; tous les équi-
pages & les munitions ont été
pris , & nous voilà presque sans
armée : tout est perdu , l'hon-
neur même. Je ne condamne ,
ni n'approuve personne : les af-
faires de la guerre ne sont pas
de mon ressort ; mais je me plains
seulement à une amie. Je vou-
drois de tout mon cœur , que
notre Maréchal pût justifier clai-
rement sa conduite ; ce qui est
bien difficile.

Je suis , &c.

L E T T R E C X I I .

Au Maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot. On m'a reCOMMANDÉ sa famille ; & malgré le malheur des temps , je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme , qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites fregates , & a tenu en échec la flotte Angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest , les choses auroient pris une autre tour. Il a vécu & il mort en héros : les Anglois même le craignoient & l'admiroient : c'en est assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de

notre marine , & malheureusement il n'est plus. Je le repete , je veux prendre soin de sa famille ; les grands hommes sont rares : il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien : c'est le seul qui me convienne & qui me soit agréable.

Votre Département , M le Maréchal, est de diriger le gouvernement de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'est tout ce que nous osons espérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choses ; mais il y a trop d'obscurité & trop peu de detail. Je vous en parlerai encore.

Je suis , &c.

LETTRE

LETTRE CXIII.

Au Duc de RICHELIEU.

Vous m'avez écrit une lettre singulière, & votre conduite l'est encore plus depuis long-temps. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme ; mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de regner sous le nom du Roi , & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours , dites-vous , dans votre chemin , & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur , mettez la main sur la conscience , & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit : je l'ai toujours employé pour servir

III Partie.

E

ceux que j'en croyois dignes. Souvent , je l'avoue , j'ai eu le malheur de me tromper , & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre ; mais vous êtes le seul qui ayez été bassément ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez , j'aurois donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous , & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places , vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens & vous en avez encore. Si je suis si puissante , je ne suis donc pas vindicative , comme vous le dites ; & si je suis vindicative , je ne suis donc pas puissante , puisque vous

avez conservé votre faveur & vos emplois , & que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude ; mais , M. le Duc , permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien ; d'ailleurs si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez , la conservation de votre faveur à la Cour prouveroit que je suis reconnoissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même , au lieu de s'en prévaloir , devroit en rougir. Pour moi , j'en ai rougi depuis long-temps pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens , sur lesquels je vous prie de vous régler , en vous recommandant de devenir , s'il est possible , raisonnable , juste & modeste , &c.

L E T T R E C X I V.

A la Comtesse de BASCHI.

J'Ai vu Madame de Luffac , qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses , parce quelle est votre amie , & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité , ma belle Comtesse , vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive guere parmi les femmes ; mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez , avec toutes les graces de notre sexe , tout le mérite d'un galant homme , & c'est sur-tout pour cela que je vous aime. La mort de madame de Crussol est étrange. Comment ! enlevée en deux jours par une petite fièvre ! les amours

ont, fans doute bien répandu de larmes : que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre : on apporte au monde un joli visage , & voilà qu'il se ride en moins de trente ans ; après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige ; parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir ou de vous écrire , un des plus grands pour moi est à présent la lecture ? Voilà comme les goûts changent. Je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon Auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plait toujours , & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit , plus d'éloquence & plus d'humanité. Avez-vous lu son *Ecoffaise* ? Connois-

fez-vous la tendre Lindane , le
 malheureux Montrose , le géné-
 reux Murrai & le vilain Fréron ?
 Tout cela est charmant : j'ai bien
 pleuré. Ce maraud de Frelon , si
 je l'avois eu auprès de moi , je lui
 aurois craché au visage , car son
 caractère fait peur. Je suis éton-
 née que Voltaire fasse de si belles
 choses à son âge , & qu'il soit si
 gai , si humain ; car la vieillesse
 est dure & toujours de mauvaise
 humeur. Tous les vieux visages
 que j'ai connus étoient chagrins ,
 bizarres , bourrus , ne rioient ja-
 mais , & haïssoient sur-tout les
 jeunes gens. Croyant que c'étoit
 un effet naturel de l'âge , je crai-
 gnois presque autant de devenir
 alors aussi ridicule par l'esprit que
 par la figure. Mais l'exemple de
 M. de Voltaire me rassure , & fait
 voir que c'est le vice de l'homme ,
 & non pas de l'âge : il est rare

qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie ; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant, entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à *l'Ecoffaise* (car je suis en train de causer), si vous ne l'avez pas lue , lisez-la ; & si vous l'avez lue , relisez-la encore , vous y trouverez de nouvelles beautés ; après quoi , faites une priere pour la conservation de l'Auteur , qui est très-bon chrétien , quoique disent les ignoraus & les jaloux.

Mais à propos de chrétiens , savez-vous que la jeune Marquise de Pecquini a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle étoit hier à la Messe du Roi , belle & modeste comme un Ange , & prioit Dieu avec une dévotion

qui faisoit enrager les hommes ,
& plaisoit beaucoup aux autres
femmes par le même motif ; car
c'est une redoutable rivale de
moins. Je vous embrasse tendre-
ment , ma chere Comtesse ; vous
voyez par la longueur de ma
lettre, combien je vous aime, &c.

LETTRE CXV.

A la même.

Comme je m'ennuie , & que
j'ai la migraine , je m'en vais
vous écrire : c'est un remede qui
m'a toujours réussi. Il se passa
hier une scene que je veux vous
raconter la premiere. Il y avoit
un Maréchal de France qui a
perdu , il n'y a pas long-temps,
une bataille & son honneur. Ce-
pendant il paroît plus fier & plus
content de lui-même qu'aupara-

vant. : il y a des fronts d'airain.
 La Duchesse de S... (*) qui ne
 perd jamais l'occasion de se ré-
 jouir aux dépens des autres , se
 tourna vers la mere du héros, &
 lui dit gravement : „ Hélas !
 „ Madame , comment reçûtes-
 „ vous la nouvelle de la disgrâce
 „ de M. votre fils ? Dormiez-vous ?
 „ Mangiez-vous ? Vous cachez-
 „ vous de honte ? Aviez-vous
 „ envie de mourir “ ? Tout cela
 fut dit avec le ton que vous sa-
 vez. Le Maréchal , qui est phi-
 losophe , n'a pas voulu se dis-
 puter avec une femme , mais il
 alla se plaindre au Roi , qui se
 mit à rire , & lui demanda s'il
 avoit peur de la langue d'une
 femme.

J'aurai soin de la petite Val-
 belle , parce qu'elle est belle &
 douce , & que vous la recom-

(*) St. Simon.

mandez ; cependant je vous dirai en passant , que j'ai déjà bien des filles dont je ne suis pas la mere , & que les temps sont difficiles. Mais après tout il faut faire du bien ; j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite personne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette foiblesse ; mais il y a long-temps que j'en suis guérie. J'espère que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois , je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu, ma chere ; le pauvre Marquis veut vous faire ses complimens malgré moi , & ce ne sont peut-être que des complimens : mais moi, je vous embrasse avec toute

la tendresse possible, comme aussi
votre petite fille : je souhaite
qu'elle ressemble à sa mere, &c.

L E T T R E C X V I.

Au Marquis de BEAUFORT. 1760.

J'Ai reçu avec bien du plaisir
votre lettre & votre beau mé-
moire sur vos négociations en Es-
pagne : il paroît que ce grand
coup de politique réussira plus
facilement qu'on ne l'avoit cru.
Après tout , c'est l'intérêt de
toute la Maison de Bourbon en
général , comme c'est la seule
ressource de celle de France en
particulier. Ce *pacte de famille*
étonnera les Anglois : mais il ne
s'agit pas seulement de les éton-
ner : il faut encore les faire
craindre. On trouve que le plan

est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le Roi de Portugal, qui est le premier sujet des Anglois & leur tributaire, sera forcé de se déclarer ; & quoiqu'il arrive , ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France , & embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire , malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du Conseil d'Espagne , & la faction Angloise. La faveur du Roi & l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un Etat qu'un bon Général, & fait réparer les injustices de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami : nous espérons lui devoir notre salut. Con-

servez - vous pour le service de
votre Roi & pour le bien de
votre Nation.

Je suis, &c.

LETTRE CXVII.

Au Marquis de CASTRIES.

Novembre 1760.

IE vous remercie de votre lettre , & sur-tout de votre victoire (*). Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunsvick est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content ; & quant à moi , je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos ef-

(*) à Clostercamp.

pérances comme tant d'autres.
 Les prodiges de valeur que vos
 troupes ont fait dans cette oc-
 casion, montrent que les Fran-
 çais n'ont besoin que d'un bon
 chef pour se bien battre. On dit
 des merveilles du brave Régi-
 ment d'Auvergne, qui a aussi le
 plus souffert. Le Prince de Brunf-
 wick est toujours à craindre, &
 sa retraite n'est pas celle d'un
 homme qui a peur. Il y a des
 gens qui prétendent que vous
 auriez pu tailler en pièces sa peti-
 te armée ; mais je crois que ces
 gens qui font la guerre de leur
 cabinet, ne sont ni justes, ni
 raisonnables. Adieu, M. le Mar-
 quis, vous êtes un homme ad-
 mirable : envoyez-nous toujours
 de bonnes nouvelles ; nous en
 avons grand besoin. Tout le
 monde vous aimoit, à présent
 on vous estime beaucoup, & je

connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune , tandis que vous travaillerez à votre gloire , &c.

LE T T R E C X V I I I .

Au Comte d'AFRI , 6 Novembre

1760.

JE ne fais pas si la mort du vieux Roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer , & beaucoup à craindre. Le Gouvernement Anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le Roi. Les Princes meurent , mais l'esprit général subsiste , & cet esprit est contre nous. Le nouveau Roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que son grand pere le haïssoit : mais ce Ministre con-

serve son poste malgré lui , parce qu'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix , seroit de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela , que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce parce que les Anglois désolent leur commerce , enlevent leurs vaisseaux , & leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général & exclusif de l'Europe ? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les Etats sont pour nous : la canaille n'est rien , elle hait & aime sans justice & sans raison. Les Etats-Généraux paroissent fort irrités contre les Anglois , à cause de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une

rupture ? Voyez , examinez tout.
Continuez à bien servir le Roi ,
& à faire honneur à ceux qui
vous estiment.

Je suis , &c.

LETTRE CXIX.

Au Duc de WURTEMBERG. 1768.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la lettre dont votre Altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution , & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zele qui , à ce que j'espère , vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres , & si elles en partagent les travaux & les périls , elles en partageront aussi

l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris ; il y a mille choses, mille détails qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des Négociateurs. Nos Ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espère aussi. De bonnes troupes & un bon Général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c.

LETTRE CXX.

Au Duc de BELLISLE.

En vérité vos faiseurs de projets sont des gens admirables ; il n'y a rien d'impossible pour

eux : ils trouvent des raisons pour tout , & je ne doute pas que si le Roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin , ou de la vigne de diamans du Grand Mogol , ces Messieurs ne trouvassent la chose fort facile , & ne donnaissent une méthode pour les transporter à Paris. Le Mémoire en question est un chef-d'œuvre d'impertinence , & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que , pour acquitter les dettes de l'Etat , il faudroit seulement que le Roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisoit banqueroute, suivant ce système , je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde : il vaudroit autant proposer d'aller voler sur

les grands chemins tous les quinze jours. Cet homme ne doit avoir ni honneur , ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande , l'année dernière , & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misère du Royaume , mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mourroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cents millions annuels par une seule taxe , & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *Rosaire* , faute de quoi ils payeroient cinq sols par chaque omission. comme les Français ne sont pas dévots , disoit l'Auteur, ils seront presque tous les jours en faute , ce qui produira des som-

mes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine , & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent , & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas , & on est obligé de s'en défaire , pour le remplacer par un autre , à qui un troisième succède bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie : notre crédit est perdu : les Anglois sont heureux , & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? il nous faudroit la

paix ; mais comment l'obtenir ,
 & comment continuer la guerre ?
 Le bon cœur du Roi souffre
 cruellement dans ces calamités
 publiques : n'y auroit-il pas mo-
 yen , M. le Duc , de le soulager
 en soulageant son peuple ? Je
 ferois aise de vous voir : j'ai
 mille choses à vous dire , &c.

LET TRE CXXI.

A la Comtesse de BASCHI, 1760.

JE suis bien fâchée, mais cepen-
 dant je ne puis m'empêcher de
 rire un peu de l'accident qui
 vient d'arriver à ce pauvre Duc
 de Wurtemberg, que nous avons
 vu à Paris si brillant l'hiver der-
 nier. Il a été puni de sa témé-
 rité. En vendant au Roi ses dou-
 ze mille hommes, il stipula qu'ils
 formeroient un camp & un corps

à part , ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de la France, après avoir été à celle de l'Impératrice , écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunsvick : „ Le Duc de Wurtemberg est, „ dit-on avec les Français : le „ Prince Héréditaire mon neveu „ feroit bien de lui donner une „ petite leçon “. Il vient de recevoir cette leçon , sans être plus sage. Le Maréchal de Broglie lui écrivit après son désastre , pour l'inviter à se réunir à son armée , & à ne plus camper à part, de peur des conséquences, ce qu'il refusa : sur quoi le Général Français a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans son pays. Mais laissons-là le Duc de Wurtemberg. Je viens de lire le *Russe à Paris*, & je trouve qu'il ne raisonne pas

mal pour un Russe : il a bien raison ; la France n'est plus qu'un vaste tombeau , où l'on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits , & dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse , lâches artifices , intrigues puériles , livres impertinens , & une extrême misère. O France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi , Madame , avec votre Comédie des *Philosophes* ; c'est un libelle grossier & sans esprit : j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout , & je suis étonnée que les Magistrats aient permis la représentation d'une satire personnelle. Mais , quel est donc ce Palissot , qui se donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaise réputation.

réputation. On a voulu me présenter M. Palissot comme le bel esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir; j'aimerois autant, Dieu me pardonne , voir l'illustre M. Fréron. Avez - vous été chez la Dorigni? Le Comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez - vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu , vous savez que , *femina cosa garula , e loquace.*

LET TRE CXXII.

A la même. 1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine , ni mauvaise compagnie. J'écris , Madame ; je barbouille du papier , comme tant d'autres : je fais des mémoires sur ma fortune singulière , & sur les choses

III. Partie.

F

que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens ; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des fots ou des mal-honnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumiere que lorsque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? Car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite (*) de

Fernay ? Pensez-vous à moi ?
 Priez-vous Dieu pour ceux qui
 vous aiment ? Toutes ces oc-
 cupations sont bonnes & loua-
 bles ; c'est pourquoi je devine
 que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes per-
 sonnes me donnent tous les jours
 l'exemple de la fuite du monde.
 sans que j'aie le courage de les
 imiter : je le méprise sincèrement,
 mais je voudrois faire plus. La
 belle Comtesse de Neuville vient
 tout-à-coup de se jeter dans la
 haute dévotion ; elle entend tous
 les jours quatre messes , com-
 munie toutes les semaines , & ne
 jette jamais la vue sur un homme :
 elle ne voit que son mari & son
 Confesseur. Je loue beaucoup sa
 résolution & son courage ; mais
 j'ai peur qu'elle ne persévère pas.
 Ce seroit bien dommage. Con-
 vertissons-nous aussi , mais sans
 faire de bruit , ni d'éclat , & sans

affecter rien. Adieu , ma très-chère ; si cet avis ne vous plaît pas , dites mieux , &c.

LETTRE CXXIII.

*Au Cardinal de B***. (*).*

VOtre situation me touche , quoique vous l'aiez méritée ; & si je pouvois changer votre fortune , je le ferois encore , comme si vous en étiez digne : mais il y a des choses que je ne puis ni demander , ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années : vous étiez pauvre , mais heureux & aimable : votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le

(*) D'abord Ambassadeur à Vienne , puis Ministre d'Etat.

talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable , & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours , jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous ; néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit ; & si vous avez à la fin été sacrifié ; ce n'est pas à moi , mais au bien de l'Etat. Mais parlons sérieusement : Pourquoi déplorez-vous si amèrement votre prétendue disgrâce ? Qu'avez-vous perdu ? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambi-

tion ; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose , c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel , & de regretter le trouble , les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies , quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison : & si j'étois à votre place , peut-être serois-je aussi foible que vous , mais j'en rougirois , & ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre , voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais

à votre retour , ni aux faveurs qu'on pourra vous faire , & que vous défirez ; mais si cela arrivoit , ne prenez pas la peine de m'en savoir gré ; car soyez sûr que je n'y aurai aucune part, &c.

LETTRE CXXIV.

Au Comte de S. FLORENTIN.

M Onsieur le Comte, je vous recommande un jeune-homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs , & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille , où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment un lettre de M. de Pâris , qui me demande familièrement des choses impossibles , quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois

ni le pouvoir , ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore , car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du Ciel , ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver , & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent , mais des ordres qu'ils donnent. Je m' imagine , M. le Comte , que votre département doit être le plus agréable de tous : car , si vous voulez parler raison aux Ecclésiastiques , ils vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main , ce qui les fâche

beaucoup : gardons-la avec soin ; & faisons la craindre , de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour , & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais, à propos de mon jeune-homme , si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne , il attendra : je ne vous demande pas de déplacer personne , ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis , &c.

LETTRE CXXV.

A M. de Bussi.

NOus avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de M. Stanley , que la Cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix ; & vos dépêches le confirment. M. Pitt est un chicaneur , qui ne traite pas de bonne

foi : il joue la Comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout , & mettre les Anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe , en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici , que dans le fond ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense , & augmente tous les jours ; les soldats & les matelots commencent à leur manquer ; & je ne fais pas si leur crédit , qui est leur seul soutien , pourra se soutenir encore long-temps. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres de marchands , & n'en sont que plus difficiles à terminer , parce que l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres , qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes ,

voudroient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément acheter le Ministère & le Parlement dans un pays où tout est à vendre ; de sorte que , lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la bourse de Londres , il faut qu'elle se déclare à St. James fix mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix , jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Ministres assez honnêtes gens pour aimer le bien public , & mépriser les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichissent par la désolation des peuples. Vous dites que votre situation à Londres est bien désagréable : je n'en doute pas. Vous êtes exposé aux insultes d'un peuple brutal , & au mépris d'un Ministre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : souffrez généreusement pour votre Roi & votre patrie ; c'est la vraie

gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations, conduisez-vous avec modestie sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative , tâchez sur-tout de vous faire honneur, & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez , s'il est possible , le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéressés , qui préfèrent la guerre qui les enrichit , à la paix qui n'enrichit que la Nation.

Je suis , &c.

Fin de la troisieme Partie.

e
l
,
s
t